



Plus fortes que le destin

À Bukavu, ville congolaise voisine du Rwanda, l'association les Écoles de l'espoir accompagne les femmes victimes de viols de guerre. Les cours de karaté sont pour elles un moyen de retrouver force et confiance.

PAR BÉATRICE AVIGNON, À BUKAVU (RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO)

PHOTOS JULIEN GOLDSTEIN

Laurence Fischer, triple championne du monde, fait une démonstration de karaté à Kavumu, dans la cour de la maison familiale de Zawadi (à droite).

ELLES ONT REVÊTU LEUR KIMONO. Se rendent une à une dans la salle de restaurant, abandonnent leurs chaussures sur le carrelage miroitant, déposent leur bébé à l'entrée. S'échauffent en cadence, à petites foulées, sous le regard des curieux écartant les rideaux blancs des fenêtres ouvertes. Puis s'alignent et saluent timidement, pieds nus sur le tatami de marbre. Une fois par semaine à la maison Dorcas de la fondation Panzi, les femmes troquent leur longue jupe colorée pour l'habit blanc de karatéka. Pendant une heure et demie, appliquées, déterminées, amusées, elles vont user de leurs pieds, poings et cordes vocales. Des coups et des cris érigés en armes. Pour ne plus subir les agressions qui les ont amenées à Panzi, faubourg collé à la

frontière rwandaise, à quelques kilomètres du centre de Bukavu, capitale de la province congolaise du Sud-Kivu.

Car toutes, dans cette enceinte protectrice aux murs blancs et verts, ont été violées. Parfois mutilées. Victimes de rebelles congolais combattant l'armée du pouvoir de Kinshasa depuis la guerre du Congo (1998-2003) ou de rebelles hutus rwandais qui ont fui leur pays après le génocide des Tutsis en 1994 et se sont réfugiés dans les forêts au nord du lac Kivu. Utilisées comme arme de guerre dans un conflit qui dure depuis vingt ans, sur fond de lutte pour le contrôle des gisements de coltan (1), richesse convoitée aux confins de l'Est de la République

Démocratique du Congo. Victimes, de plus en plus fréquemment, de voisins, jeunes hommes enrôlés de force puis démobilisés sans accompagnement à leur retour dans leur village.

Ce samedi-là, c'est une séance de karaté particulière pour Sandra, Béatrice, Makeke, Zawadi, Chance... Laurence Fischer, championne française de karaté, en mission pour les Écoles de l'espoir (lire l'encadré page 56), est venue épauler leur professeur, Franck Kwabe, étudiant et entraîneur à Bukavu. Une femme qui apprend à d'autres femmes à combattre, à prendre confiance en elles... impensable pour cet homme de passage,

posté à l'entrée de la salle : « Moi aussi, j'ai fait du karaté. Elle ne peut pas me battre ! » Il rit en entendant que Laurence peut le mettre K.-O. Mais préfère s'éclipser avant qu'on lui déroule le CV de la Française : trois fois championne du monde, sept fois championne d'Europe, dix fois championne de France. Ceinture noire 6^e dan. Ça pose le défi. Et l'ampleur de la tâche dans ce pays où la plupart des hommes estiment que le pouvoir leur est donné par la force physique. Où le sport est réservé aux garçons, sauf à l'école : 45 minutes hebdomadaires pour quelques exercices d'assouplissement, du foot ou de la course à pied. Quant au karaté, il n'existe que dans les films.

Pour les femmes de la maison Dorcas, l'enseignement du karaté a été adapté. Il ne s'agit pas de marquer des points, mais de porter de vrais coups tout en maîtrisant ses mouvements : le pied dans la tempe, le poing dans le plexus, le genou à hauteur de testicules. Panoplie de gestes qui permettent d'immobiliser un agresseur avant de s'enfuir. « Les filles prennent conscience qu'elles ont de la force et peuvent espérer un avenir meilleur. Il faut être endurante pour affronter les problèmes d'une vie difficile », remarque Franck. Les efforts sont également dosés, pour ménager le ventre et le périnée.

La méthode intrigue et intéresse les médecins, qui recevront les deux coaches à l'hôpital de Panzi. Là où,

Bukavu et ses 800 000 habitants sont totalement délaissés par les pouvoirs publics car la région est considérée comme celle des rebelles. En contrepoint, la maison Dorcas, dans le faubourg de Panzi, offre un cadre apaisant.

En l'absence du docteur Mukwege, Laurence Fischer remet une ceinture noire marquée au nom du médecin à son adjoint, le docteur Luhiriri.



**ICI, ON SE RECONSTRUIT
PHYSIQUEMENT
ET PSYCHOLOGIQUEMENT.
MAIS ON PRÉPARE AUSSI
LA VIE D'APRÈS**



Cours de couture pour les femmes de la maison Dorcas. En quelques mois, elles auront l'occasion d'acquérir l'autonomie nécessaire pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants.



Sandra, violée à 16 ans par un voisin, a entamé une formation de quatre ans à l'hôpital de Panzi, en pédiatrie. En bas, la cuisine de la maison Dorcas, où vivent actuellement 43 jeunes femmes et 45 enfants, dont une quinzaine ont été abandonnés.



bien souvent, les « survivantes » ont entamé leur long combat, bien avant de passer à l'étape karaté. L'établissement a ouvert en 1999 sous la direction du docteur Denis Mukwege, chirurgien gynécologue. « L'homme qui répare les femmes » (2) et son équipe ont depuis opéré et soigné 40 000 femmes, dont la moitié victimes de viol, reconstruit des bas-ventres et des poitrines massacrés à la baïonnette, éliminé des fistules laissées par les cicatrices ou un accouchement...

L'an dernier, un millier de femmes ont été soignées à Panzi. Et une quarantaine d'enfants, âgés parfois de quelques mois seulement, y ont été opérés suite eux aussi à des viols. Nouvelles cibles d'une guerre sans nom ni autre but que de traumatiser rescapés et familles, qui n'en finit pas de révolter le pasteur Mukwege, porte-parole infatigable des femmes congolaises à travers le monde. Et dans son pays aussi, à Bukavu où il vit à l'hôpital avec sa famille sous la protection des Casques bleus, comme à Kinshasa où, il y a quelques semaines, il dénonçait la politique du gouvernement Kabila délaissant ce Kivu rebelle et entretenant une société sans repères.

Une fois guéries, les femmes doivent parfois faire face aux séquelles physiques (incontinence, stérilité) et au rejet de leur famille. Dans le prolongement de son action médicale, le docteur Mukwege a créé la fondation Panzi, en 2008. La maison Dorcas, construite six ans

après, en est l'un des piliers. Pour la deuxième partie de la convalescence, ces quelques mois où interviennent les psychologues, où l'on retrouve les bancs de l'école, où l'on prépare la vie d'après, lorsqu'il s'agit de subvenir à ses besoins, à ceux des enfants, nés avant le drame ou issus du viol. Celle, enfin, où les médecins donnent le feu vert pour pratiquer les activités physiques proposées : football et karaté.

Sandra ne manque jamais une occasion d'enfiler son kimono. À 21 ans, elle fait partie des anciennes. Au fil des mois, elle est même devenue la leader des pensionnaires. Transformée par le karaté. « Ça me donne de l'espoir et de l'assurance. Quand

je suis arrivée, je ne parlais à personne et je m'énervais, surtout contre les enfants. Maintenant, je me maîtrise. Le karaté m'aide aussi pour la concentration. Et pour la forme : je mange beaucoup plus et j'ai un ventre plat ! » Elle sourit en prononçant ces derniers mots. Mais le temps n'a pas encore effacé ses peines. Lorsque le moral flanche, elle reproduit les mouvements appris en cours dans sa chambre, au milieu des quatre lits superposés répartis le long des murs. « Ça fait évaporer les souvenirs... »

Sandra, enfant de Goma, capitale de la province du Nord-Kivu, tient à raconter son histoire. Elle évoque ses frères et sœurs disparus, sa mère décédée alors qu'elle n'avait que 7 ans et son père, qui a fui le foyer quelques années auparavant.

Recueillie chez un oncle souvent en voyage, elle subit les mauvais traitements de sa tante, qui paye les frais scolaires de ses enfants mais garde l'argent destiné à sa nièce. Chassée de l'école, Sandra est assignée aux tâches ménagères. Ni fée ni prince charmant ne viendront embellir son quotidien. Bien au contraire. Un voisin repère la jeune fille seule à la maison, lui promet de l'argent pour l'école. Il l'attire en ville, la viole. Elle a 16 ans. Les femmes du voisinage se moquent de son ventre arrondi. Elle révèle tout à son oncle. Porte plainte. Fait rare, le voisin fera deux mois de prison avant de payer pour sa libération.

Sur le chemin de l'école à Panzi, le long de la frontière rwandaise.



**« LA BIENVEILLANCE DANS
LA TRANSMISSION. C'EST
L'ILLUSTRATION DE MA
PHILOSOPHIE. CES FEMMES VONT
AU-DELÀ DE MES ESPÉRANCES »**

Laurence Fischer, championne du monde de karaté



Depuis sa retraite sportive en 2006, Laurence Fischer s'est engagée aux côtés de nombreuses associations. Elle était déjà venue à Bukavu en novembre 2014.

Sandra est finalement accueillie à Panzi, où elle accouchera par césarienne d'un garçon mort-né. « Je me demandais pourquoi j'allais amener cette vie... Je sentais que je ne valais rien. Ici, les histoires des autres m'ont aidée, j'ai compris que je pouvais moi aussi être utile. » Sandra ne veut pas d'enfants, ni de mari. Sans possibilité de vivre seule, lot des prostituées, sans foyer pour l'accueillir et après avoir échoué à l'équivalent du bac, la jeune femme a débuté une formation de quatre ans à l'hôpital de Panzi, au service pédiatrie. Et reçu l'autorisation de rester à la maison Dorcas. « Dieu n'a pas voulu que je quitte cette maison... Maintenant, je veux aider les autres comme on m'a aidée. »

L'idée a germé chez les femmes karatéka de Panzi : transmettre à d'autres, dans leur village, ce qu'elles ont appris. « C'est l'illustration de ma philosophie, s'émeut Laurence Fischer. La bienveillance dans la transmission. Elles vont au-delà de mes espérances. » Au fil des discussions, des pistes apparaissent :

un livret d'apprentissage, un lien avec la clinique mobile qui parcourt la province ou avec l'hôpital fraîchement inauguré à Bulenga, au nord du lac Kivu... Une première action s'organise le dimanche. Sandra accompagne Arlene et Zawadi, deux de ses camarades, dans leurs villages respectifs de Kamweze et Kavumu. Le kimono dans le sac.

À Kavumu, dans la cour soignée de la famille de Zawadi, elle montrera les gestes d'autodéfense aux habitants de ce village où des enfants sont enlevés. Comme le fut Zawadi,

kidnappée lorsqu'elle avait 7 ans. Retenue dans la forêt pendant un an, puis emmenée au Rwanda, elle a servi d'esclave, domestique et sexuelle, à la famille de son ravisseur. Neuf années pendant lesquelles elle oubliera son nom, celui de son village, sa langue. Et le visage de sa mère, qui avait fait le deuil de sa fille avant de la voir revenir, il y a trois ans. Puis de la confier à la fondation Panzi. « Je suis très contente pour ma fille, s'écrie la maman. Si elle se marie là-bas, je viendrai manger le ugali ! »

UN PROGRAMME SUR TROIS ANS

L'association des Écoles de l'espoir (Schools for Hope), présidée par l'ancien footballeur Mikaël Silvestre, œuvre dans le monde entier pour l'autonomie des populations vulnérables. Le sport vient en complément, pour la confiance en soi. À Bukavu, le programme, financé depuis 2014 par la fondation Elle, à hauteur de 45 000 euros sur trois ans, permet à 27 des 43 pensionnaires actuelles de la maison Dorcas d'aller à l'école, à plusieurs centaines de femmes par an de suivre une formation professionnelle en couture, informatique, fabrication de savons, vannerie... Et à celles qui le peuvent de bénéficier des cours de karaté. schoolsforhopeint.com

De retour à Panzi, Zawadi ne participe pas au joyeux concours de danse improvisé dans la cour, portables à fond. Elle conte son histoire en détail à Marie-José Lallart, directrice des Écoles de l'espoir, avant de lui confier une lettre. Sur le papier à carreaux d'un cahier, elle l'a intitulée « Être libre dans ma vie ». A fait l'effort de doubler le swahili d'une traduction en français pour évoquer son avenir. « Je vais être libre pour toute ma vie (...) Je dis merci de toutes les forces que vous m'avez données. » Un écho aux propos de Laurence, la veille, à la fin du cours de karaté : « C'est vous les championnes. Vous avez de la force, je le vois dans votre engagement. Ne lâchez pas, personne n'est aussi fort que vous. » Si le havre de paix qui les accueille porte le nom d'une sainte ressuscitée, les femmes de la maison Dorcas n'ont pas attendu un miracle pour tenter de changer leur vie. ■

bavignon@lequipe.fr

(1) Matière première d'où est extrait le tantale, utilisé notamment dans la fabrication des téléphones portables.

(2) Titre d'un livre de Colette Braeckman et d'un film, actuellement en salles, réalisé par Thierry Michel.

L'école publique est officiellement gratuite mais, faute de budget, l'enseignement coûte 5 \$ par mois en primaire, 10 \$ en secondaire.

